

## **Extrait de *Walscheid*, de Victor Heymes, curé de Walscheid**

**Traduction Paul Winger**

### LA GUERRE MONDIALE 1914-1918

C'étaient des jours très durs, ceux de la mobilisation générale.

Le 31 juillet, à 11 heures de la nuit, ont été rappelés 19 réservistes. Le 1<sup>er</sup> août, à 5 heures du matin, ils devaient quitter leur famille et le village. Le 3 août leur succèdent 140 autres hommes, parmi eux un nombre important de pères de famille, s'en allant dans les dangers de la guerre moderne, loin de l'épouse et des enfants et loin aussi avec les pensées : je ne reverrai peut-être plus mes êtres chers et ne plus pouvoir me soucier d'eux ! Douleur, tristesse, peur dans tous les cœurs, larmes dans tous les yeux.

Pourtant une seule consolation existait en ces jours : c'était la confiance en Dieu de tous, le sérieux avec lequel tous ces guerriers recevaient les sacrements, la piété de ceux qui restaient à la maison et la prière collective pour l'obtention de la bénédiction de Dieu et sa protection.

Ces jours si durs furent bientôt suivis des jours de la bataille sanglante.

Le 18 août, les troupes françaises occupaient les hauteurs à l'Ouest de Walscheid, et aussi le Saint-Léon. L'armée allemande était en attente derrière les hauteurs à l'Est du village. Mercredi, le 19 août, à 5 heures du matin, tombait le premier coup de canon du côté français. Puis, pendant 2 jours, les détonations de l'artillerie autour et au-dessus de Walscheid plaçaient les villageois dans une peur jamais connue. Ceux-ci se réfugiaient dans les caves pendant que la bataille faisait rage.

Le premier jour, les Français avançaient en direction de Harreberg, mais jeudi, après que les Allemands eurent reçu des renforts venant de l'Alsace et que les troupes françaises furent battues à Sarrebourg, les Français devaient battre en retraite par Abreschviller, Saint-Quirin et Bertrambois. La bataille continuait sur le territoire français, sur la ligne Epinal, Saint-Dié, Charmes et Nancy. Après les victoires glorieuses des Français, près de Rozelieures et devant la Trouée de Charmes et près du Grand-Couronné de Nancy, l'armée allemande se retirait rapidement, afin de prendre position derrière la frontière, laquelle restera occupée d'une façon inchangée jusqu'à l'Armistice.

Dans la bataille même, le village ne subissait pas de dégâts considérables. Pourtant les annexes en souffraient et des maisons furent détruites : 5 au Saint-Léon (Germain Joseph, Scholl François, Piercy Joseph, Gayot Joseph et Ring Emile), 2 maisons au Battishoff (Boog Alphonse, et Boog Joseph, le père) ; au Sitifort : la grande maison de la « Kreuzmühle » avec 7 appartements. Deux autres maisons furent détruites totalement : le Studerhoff et la maison de Holderbach Joseph, au Saint-Léon.

Dimanche, le 23 août, qui était le dimanche du « Messti », la grand messe avait lieu devant l'église, à l'extérieur. L'intérieur de celle-ci était rempli de blessés. Le célébrant prêchait d'abord

en allemand, puis en français pour les infirmiers français qui restaient encore. Sur ce, l'ensemble des hommes formait 5 colonnes pour l'enterrement des soldats tombés sur le ban du village. C'était un travail très dur, car la canicule de ces jours avait fait gonflé les cadavres et leur décomposition était déjà très avancée. Un grand travail, car le nombre des morts était important. Dans le cimetière français, à l'entrée du village, reposent 385 morts, et dans celui du Sturzkopf on a enterré 420 soldats allemands.

### Hôpital militaire (Lazarett).

Dès mercredi le 19 août, notre école ménagère fût transformée en hôpital pour les blessés français. Vendredi, après la bataille, la nef de l'église, la nouvelle construction de celle-ci, les salles des écoles et les maisons alentour furent occupées par des blessés. On en comptait 1200.

Les blessés légers avaient été évacués dès le samedi. Nous, à Walscheid, formons le XI<sup>ème</sup> hôpital militaire du XV<sup>ème</sup> Corps d'Armée, sous la direction du médecin chef, professeur Kuhn. Les infirmières et les dames de la croix rouge étaient inexistantes chez nous dans les premiers jours. Leur service était pourvu par les femmes et jeunes filles du village qui, avec un dévouement admirable, sous la supervision des bonnes sœurs, soignaient les pauvres soldats blessés. Près du lit de douleur du fils, du mari, elles remplaçaient la mère, l'épouse, un parent cher, qui étaient absent. Ces blessés ne se doutaient peut être pas du bonheur qui les entourait. Ces femmes amenaient tout de leurs maisons, qui ferait plaisir aux soldats qui souffraient.

Quand enfin, le 1<sup>er</sup> septembre, elles furent remplacées par 6 infirmiers et 6 dames de la croix rouge, un grand blessé s'adressant au curé lui dit : « Renvoyez donc ceux-ci, nous voulons être soignés par vos gens. Ils sont beaucoup plus à la hauteur ! » C'était un soldat allemand. Le 3 septembre, l'hôpital fut dissous.

La colonne française d'infirmiers de la brigade coloniale restait au village et fut traitée comme prisonniers de guerre. Par la négociation du curé, elle obtint, ainsi que la colonne qui restait à Vallerysthal, la permission de rentrer en France en passant par la Suisse. Cet honneur revient à Mr. le professeur Manassé de Strasbourg, qui avait arrangé cette libération en accord avec les conventions de Genève.